

## Anthropologie et Sociétés



CHAUVIER Éric, 2017, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse, Éditions Anacharsis, 206 p., bibliogr.

Karine St-Denis

Volume 43, numéro 1, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060886ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060886ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

St-Denis, K. (2019). Compte rendu de [CHAUVIER Éric, 2017, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse, Éditions Anacharsis, 206 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 43(1), 267–269.  
<https://doi.org/10.7202/1060886ar>

lecteur avec l'impression qu'une organisation thématique aurait probablement été préférable à un découpage par période. En cela, ce livre apparaît être un de ces mauvais raccourcis qui éloignent et ralentissent plus qu'ils ne font gagner du temps. Découvrir et approfondir la pensée de Mary Douglas directement à travers son œuvre semble être, au final, le meilleur moyen d'en apprécier toute l'importance.

## Références

DOUGLAS M., 1966, *Purity and Danger: An Analysis of Concept of Pollution and Taboo*. Londres, Routledge and Keegan Paul.

—, 1986, *How Institutions Think*. Syracuse, N.Y, Syracuse University Press.

Pierre Blais Lapointe  
Chercheur indépendant  
Saint-Barnabé-Nord (Québec), Canada

---

CHAUVIER Éric, 2017, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse, Éditions Anacharsis, 206 p., bibliogr. (Karine St-Denis)

Initialement publiée en 2011 dans la Collection «Essais» chez Anacharsis – collection connue notamment pour les ouvrages critiques *La fin de l'exotisme* (Bensa 2006) et *Le temps et les autres* (Fabian 2006) –, cette nouvelle impression en format poche reprend le texte de la version originale.

Chauvier y plaide en faveur d'une conversion du regard anthropologique. Par un examen des actes de langage indissociable de la relation ethnographique et des procédés d'écriture anthropologique, l'auteur souhaite renverser ce qu'il qualifie de *désinterlocution*, c'est-à-dire la négation des observés comme interlocuteurs (p. 29). La réflexion de l'auteur est guidée tant par la philosophie du langage (Wittgenstein) que par les travaux des interactionnistes (Goffman) et les réflexions critiques d'anthropologues contemporains, dont Bensa, Fabian et Geertz. De nombreux extraits d'auteurs fondateurs (Evans-Pritchard, Foote White, Godelier, Lévi-Strauss, etc.) et des récits d'expériences professionnelles en enseignement (chap. 1) et en recherche (chap. 3) servent tour à tour d'ancrages réflexifs.

Tant par son format pratique que par son langage clair, cet essai est accessible aux lecteurs souhaitant poser un regard critique sur les fondements épistémologiques et méthodologiques ainsi que sur les procédés d'écriture de l'anthropologie. Soulignons que la division de l'ouvrage guide progressivement et efficacement le lecteur dans la démonstration logique de l'auteur. En effet, un examen de la présence de «La désinterlocution» (chap. 1) est

suivi d'une défense en faveur du «Retour à l'ordinaire» (chap. 2) par, entre autres, le biais de l'étude de la «Dissonance de l'ordinaire» (chap. 3). L'ouvrage se clôt sur l'examen des procédés d'écriture anthropologique afin de parvenir aux «Écritures de l'ordinaire» (chap. 4).

Cet essai a l'avantage de réaffirmer la politique du terrain, et ce, tant par les rapports coloniaux (introduction), la sélection des informateurs (p. 57) que par les stratégies d'écriture (p. 167). En posant l'interlocution entre observés et observateur comme objet d'étude de l'anthropologie de l'ordinaire, Chauvier plaide pour une reconnaissance disciplinaire du caractère historique, politique, situé des conditions d'élaboration des savoirs ethnographiques. Il s'agit dès lors de «concevoir le processus de l'enquête comme objet même de l'enquête» (p. 191). Nous aurions souhaité que l'exercice réflexif réalisé avec pertinence sur les auteurs fondateurs se poursuivre, en particulier lorsque Chauvier fait part de son expérience à titre d'«anthropologue comme étonné mandaté» (p. 126 et sqq.). Poser l'étonnement personnel comme une source d'élaboration de savoirs ethnographiques n'est-il pas aussi porteur de notre historicité, de notre individualisation, de notre déplacement des critères de validité dans l'expérientiel ?

En cours de lecture, d'autres questionnements similaires ont émergé. À titre d'exemple, certains passages mènent, à tort, à appréhender le développement de l'anthropologie sous les ornières exclusives du positiviste et de la visée théorique. Ainsi, l'auteur qualifiera d'«un peu provocante» son hypothèse selon laquelle «la vocation des anthropologues n'est peut-être pas de dire ce que sont positivement les pratiques humaines [...] mais ce que ne sont pas les pratiques humaines, en l'occurrence des “concepts” [...]» (p. 140). Il s'agit pourtant d'un postulat partagé par nombres d'anthropologues et chercheurs inductifs et présent dès les débuts de la discipline. On lira notamment, chez Boas, cette précaution : «Faire entrer de force les phénomènes dans un carcan théorique est l'inverse du procédé inductif grâce auquel on peut connaître les relations réelles entre des phénomènes concrets» (Boas 2017 [1896]:545). Ce passage et le contre-exemple de Boas révèlent que le choix des extraits est aussi une stratégie d'écriture ; il peut tout autant prendre «en otage» le lecteur qui ne «dispose d'aucun indice» (p. 20).

La conversion du regard proposée par l'essai *Anthropologie de l'ordinaire...* a le mérite de questionner l'anthropologue sur la nature de ses relations avec ses interlocuteurs, relations décrites à juste titre comme dépassant le temps du terrain et se poursuivant au temps de l'écriture. Par contre, nous aurions apprécié que cet exercice critique révèle également les limites épistémologiques de la philosophie du langage et de l'interactionnisme abordés comme solutions. Que reste-t-il de la valeur de la connaissance anthropologique si elle n'est que langage et interaction ? En quoi la parole de l'anthropologue conserve-t-elle sa pertinence pour ses interlocuteurs tout autant que pour lui-même ? Sur ces points, le positionnement épistémologique et méthodologique d'Olivier de Sardan (2008) est éclairant. Les savoirs anthropologiques sont à positionner dans le registre de la plausibilité et non de la falsifiabilité, «Mais cet à peu-près n'a rien (ne devrait rien avoir) d'un n'importe quoi» (Olivier de Sardan 2008: 12).

## Références

BENSA A., 2006, *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*. Toulouse, Éditions Anacharsis.

- BOAS F., 2017 [1896], «Les limites de la méthode comparative en anthropologie»: 536-547, in F. Boas, *Anthropologie amérindienne*. Paris, Éditions Flammarion.
- FABIAN J., 2006, *Le temps et les autres. Comment l'anthropologie construit son objet*. Toulouse, Éditions Anacharsis.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve, Éditions Academia Bruylant.

*Karine St-Denis*  
CUISSS Nord-de-l'Île-de-Montréal  
Montréal (Québec), Canada

---

MACCLANCY Jeremy, 2017, *Anthropology and Public Service: The UK Experience*. New York, Berghahn Books, 194 p., index (Camille Thomas)

Dans l'ouvrage *Anthropology and Public Service: The UK Experience*, Jeremy MacClancy relève le défi de parler «emploi» et «avenir» auprès de titulaires d'un doctorat en anthropologie n'ayant pas embrassé une carrière académique dès la fin de leurs études. Cet ouvrage est instructif, analytique et riche des six différents parcours de vie qui le composent et qui illustrent parfaitement la «réalité» des choix de carrières non linéaires une fois l'obtention d'un doctorat en anthropologie.

Nous ne sommes pas en présence d'un ouvrage alarmiste ou accusateur. Au contraire, ce dernier se veut explicatif et bienveillant. Dès la préface, nous comprenons que l'ouvrage n'est pas une façade relatant des faits existants afin de pousser la relève vers la sortie. Il s'agit plutôt d'un ouvrage dont la recherche profonde est travaillée et légitime, dans lequel les données sont concrètes et dans lequel les réflexions à l'égard des futurs diplômés sont pédagogiques et incontestablement expérimentables. En effet, MacClancy qui, à la lecture de l'ouvrage, a très à cœur cette thématique, nous explique d'abord, dans son chapitre introductif, les enjeux et les défis des jeunes diplômés grâce à son étude qualitative menée auprès de onze anciens étudiants (ayant ou non le titre de docteur) qui n'exercent pas en milieu académique. Il retrace à la fois le parcours de ses répondants et dialogue avec l'histoire de la discipline et ses relations avec les secteurs gouvernementaux ou avec les organisations non gouvernementales (ONG) (nommés «*public service*» dans l'ouvrage). Il précise qu'au sein du gouvernement britannique, ce sont trois ministères en particulier qui ont ouvert leurs portes aux anthropologues, mais aussi aux sciences sociales en général, et ce, en vue d'améliorer l'élaboration des politiques publiques.

Une fois le sujet minutieusement introduit, l'ouvrage donne la parole à six anthropologues qui retracent leurs parcours professionnels variés et atypiques. 1) Mils Hills a été le premier anthropologue à travailler pour le ministère de la Défense avant d'être professeur d'université. 2) Benjamin R. Smith a d'abord acquis son expérience dans une ONG en Australie œuvrant auprès des Aborigènes avant d'être engagé par l'État aux